

reportage

Mercedes a récolté sur son doigt la sève de l'« arbre à sang », qu'elle utilise comme antiseptique et cicatrisant. Un secret qu'elle tient de ses ancêtres.

A photograph of two women in traditional orange clothing standing in a lush, moss-covered Amazonian forest. One woman is in the foreground, seen from the back, wearing a red headscarf and a large orange shawl. The other woman is in the background, also in orange, looking towards the camera. The forest is dense with large trees and green foliage.

AMAZONIE LES FEMMES CHAMANES CONTRE LES LABOS

Elles disent s'être fait piller leurs savoirs ancestraux par des laboratoires étrangers, qui déposent des brevets et empochent seuls les bénéfices. Mais les « curanderas », femmes médecins d'Amazonie, ne veulent plus se laisser faire.
Récit d'une contre-attaque. Par Emmanuelle Eyles. Photos Marta Nascimento.

*Chez les Indiens, les recettes
médicinales se transmettent
oralement. Facile pour qui veut
les « découvrir », les coucher sur
le papier et se les approprier.*

Des enfants de la tribu Ashaninka
jouent tranquillement au ballon
le soir venu. Mais le gouvernement
installe l'électricité, et déjà
certains s'endettent pour acheter
un téléviseur.

L'apprentissage d'une guérisseuse
dure des mois. Toutes les recettes
thérapeutiques ou initiatiques
se transmettent de bouche à oreille.



Les filles des guérisseuses protègent désormais leurs secrets de fabrication avec une association indigène pour la défense du patrimoine, la Ceconsec. Elles consignent les ingrédients... mais pas les quantités.



Les curanderas mélangent des feuilles, des racines et des graines en psalmodiant des prières selon des rites ancestraux.

Dans son jardin au cœur de la forêt amazonienne, Nuria soigne une malade avec des plantes aux vertus mystérieuses. Les patients viennent du monde entier, les labos aussi.



Nuria, de la tribu indienne Ashaninka, au Pérou, s'est levée tôt pour faire la cueillette de plantes, racines et graines nécessaires à la préparation de ses médicaments et produits de beauté. Elle tolère notre présence mais ne dit rien des feuilles qu'elle ramasse et fait disparaître prestement dans sa besace. Les Blancs, elle s'en méfie, même lorsqu'ils ne posent pas de questions sur ses connaissances. Nuria est « curandera », c'est-à-dire femme médecin. Alors qu'elle n'avait que 5 ans, sa grand-mère, elle-même curandera, a entrepris de la former aux pouvoirs des plantes. Ce matin, elle est accompagnée d'une jeune femme aux talents prometteurs : Kanita, fille de curandero, travaille en ville, à la chaîne dans une usine, pour gagner sa vie, mais dès qu'elle le peut elle se ressource dans la forêt. Toutes deux murmurent des paroles mystérieuses avant de couper tiges et racines.

« Il faut demander la permission à l'esprit mère de la plante avant de se servir,

explique Nuria. Malheureusement, depuis vingt-cinq ans, la déforestation rend la cueillette de plus en plus difficile, il faut aujourd'hui s'enfoncer très loin pour trouver certaines lianes. » Elles s'arrêtent ensuite pour piquer sous un « abuelo » (« grand-père » en espagnol, vieil arbre immense au tronc aussi large qu'une petite maison) et ne mangent qu'après avoir déposé en offrande un peu de leur nourriture entre les racines de « l'ancêtre ».

Des chimistes s'enfuient avec des racines

Nuria porte en elle une blessure dont elle parle avec réticence et colère. En 1998, le laboratoire de cosmétiques péruvien Santa Natura a envoyé des chimistes dans son village. Lorsque ceux-ci lui ont proposé de l'argent de poche en échange de la collecte de plantes et racines, et le défraiement de ses déplacements et nuitées, Nuria s'est sentie flattée. Pendant deux ans, elle ►



« Les plantes sont jalouses et possessives », explique la guérisseuse. Elles ne révèlent leurs vertus et leurs pouvoirs qu'aux initiés.

► a rapporté des échantillons de racines et révélé les secrets de sa grand-mère en échange de la promesse de sommes rondellettes. Et puis un jour les chimistes ont disparu. Depuis, dès qu'un étudiant ou un botaniste pointe son nez dans son village, elle se mure dans le silence.

La cosmétique s'intéresse de près à une graine miraculeuse

« Je veux breveter mon savoir, dit-elle avec autorité, les ressources naturelles de la forêt ne doivent pas appartenir aux laboratoires de la ville ou aux étrangers, j'étais naïve et je me suis fait avoir. J'ai appris que des laboratoires français se font beaucoup d'argent grâce aux vertus cosmétiques du sacha inchi. Une graine qui appartient à notre savoir ancestral, représentée sur les faïences incas mettant en scène des rites magiques. »

En 2007, face à la levée de boucliers des associations locales de défense des droits des indigènes et du gouvernement péruvien, deux labos français, Cognis

et Greentech, ont en effet dû renoncer à leur dépôt de brevet sur l'utilisation cosmétique du sacha inchi.

C'est justement cette graine miraculeuse (56,3 % d'oméga 3 et 35 % d'oméga 6) que Nuria veut utiliser ce matin dans ses préparations de masque de beauté. Une recette enseignée par sa grand-mère, il y a bien longtemps. Seulement, comme la transmission se fait oralement, les indigènes ne peuvent prouver l'antériorité de leurs pratiques, ce qui permet aux labos du monde entier de « découvrir » des recettes avant de les coucher sur le papier et de se les approprier.

« Cela est faux ! proteste Jean-Yves Berthon, directeur de Greentech en France. Nous n'avons exproprié personne,

c'est nous qui avons relancé la culture du sacha inchi au Pérou en 2003. La graine utilisée par les Incas était tombée dans l'oubli. Nous en avons trouvé qu'une seule mention, dans le livre d'un missionnaire du XIX^e siècle. Tout le mérite en revient à José Anaya Yabar, Péruvien ayant vécu vingt ans en France. Il a fondé l'entreprise Agroindustrias Amazonicas, qui a découvert combien cette graine est riche en oméga. Nous nous sommes associés, j'ai été accueilli comme le messie dans les villages, universités et banques, et à l'ambassade du Pérou en France. Nous avons créé une filière qui n'existait pas, enseigné la culture du sacha inchi aux agriculteurs et employé huit mille personnes. Bien sûr, nous faisons des ►

Côté labos, on explique qu'on utilise des graines tombées dans l'oubli dont on relance la culture. Pour le plus grand bien des habitants locaux.

« Un Américain a voulu breveter l'ayahuasca, une liane utilisée lors des rites chamaniques. C'est comme si nous, on voulait breveter votre hostie. »

► bénéfiques avec cette graine et les produits cosmétiques qui l'utilisent, mais nous aidons aussi les locaux, qui trouvent ainsi un moyen de subsistance. Avoir abandonné le brevet ne nous empêche pas de continuer. »

Quand Nuria entend ce discours, elle s'étrangle de colère : « Nous n'avons pas besoin que les Blancs cultivent notre sacha inchi, pour l'exporter et se remplir les poches, nous savons où le trouver dans la jungle et l'utilisons pour ses vertus antirides depuis des générations. »

Elle jette un coup d'œil à son mari, qui fabrique des flèches pour la chasse, prend son singe apprivoisé sur son épaule et ajoute : « Il y a quelque temps, un Américain a voulu breveter l'ayahuasca, cette liane aux vertus hallucinogènes puissantes que nous utilisons lors de rites chamaniques... C'est comme si, nous, on voulait breveter votre hostie. »

Des plantes « jalouses et possessives »

L'apprentissage d'une curandera n'est pas facile : pendant des mois elle ne se nourrit que d'une seule plante, pour s'en imprégner et attendre qu'elle « parle » et révèle ses vertus. « Les plantes sont jalouses et possessives : elles ne se livrent pas si on a des relations sexuelles, leurs vertus s'envolent si on mange du poulet pendant l'apprentissage, elles nous glissent entre les mains si on mange du poisson. Notre mode de vie pendant toutes ces années est très strict, raconte Nuria. Ma grand-mère est morte quand j'ai eu 17 ans. Lorsqu'un an plus tard j'ai rencontré mon mari, j'ai perdu tous mes pouvoirs et j'ai dû la supplier de me les rendre. Elle est apparue dans mes rêves, très en colère parce que je ne l'avais pas consultée... et puis j'ai fini par récu-

pérer mes pouvoirs. » Nuria rit volontiers, mais ses talents sont reconnus : des malades de la ville, de la forêt, mais aussi du monde entier viennent la consulter dans le village.

A quelques kilomètres de là, Mercedes, une autre curandera, s'apprête à soigner une voisine dont le corps est recouvert de petits boutons et qui souffre de violents maux de tête. Mercedes a 45 ans, dix enfants, et tient ses dons de son père, qui vit toujours. Ce dernier s'est fait piller par un chimiste européen qui, en 1977 et 1980, est venu l'interroger sur les vertus de la liane unia de gato (« griffe de chat »), qui a fait le succès d'un labo allemand. Cette liane aux vertus anticancérigènes est aujourd'hui brevetée, une mésaventure que Mercedes et ses filles aînées n'arrivent pas à digérer.

Son jardin regorge de plantes, lianes et arbres aux propriétés mystérieuses, recueillis dans la jungle et transplantés chez elle pour les avoir à portée de main. Mercedes nous montre « l'arbre de sang », dont la sève est antiseptique et cicatrisante. Elle fait chauffer des galets dans un feu, sur lequel elle jette des herbes dont la fumée éloigne les moustiques. Elle prépare un mélange de feuilles et de racines tout en récitant quelque chose, et plonge le tout dans l'eau bouillante de son chaudron. Après quelques minutes, elle demande à sa voisine de se placer au-dessus du brouet, les jambes écartées. Elle jette alors les galets brûlants dans le chaudron, et une puissante vapeur enveloppe le corps de la jeune femme. Mercedes mâchonne alors des feuilles du mélange qu'elle recrache ensuite tout autour de la jeune fille allongée.

Shunitsa et Marishori, ses deux filles aînées, assistent à la scène. Elles conservent tous les secrets de leur mère dans un livre afin que rien ne se perde.

« Nous sommes prudentes, nous ne précisons pas les quantités, juste les ingrédients. Après ce qui est arrivé à notre grand-père, nous nous méfions des pirates. Nous faisons partie d'une association de défense de notre patrimoine, la Central de las Comunidades Nativas de la Selva Central (Ceconsec), et luttons contre les brevets étrangers », explique Shunitsa. Toutes deux arborent la tunique ashaninka, la « kurma », imposée par les missionnaires espagnols au XV^e siècle, quand les Ashaninkas vivaient nus.

Prendre soin de la forêt qui recule

L'ombre des arbres s'allonge dans le jardin de Mercedes, la voisine est repartie ragailardie, et Shunitsa et Marishori veulent nous montrer leur vallée, le fief des Ashaninkas. Tout autour de nous la forêt recule. Marishori lit dans nos pensées : « Nos terres perdent du terrain. Les colons de la ville s'installent où ils veulent, coupent les arbres et plantent des bananes. » Elle regarde le paysage avec mélancolie et poursuit : « Vous voyez ces fils électriques ? Ils sont là depuis neuf mois, sur ordre du gouvernement. Les Ashaninkas se couchent désormais tard, empruntent pour s'acheter des téléviseurs et envient le reste du monde. Aujourd'hui nous vivons au même rythme que les autres, soit... mais je n'irai pas plus loin. Je veux continuer de porter la kurma et défendre les droits et les secrets de mes ancêtres. » ■



La graine de sacha inchi, bourrée d'oméga 3 et 6, que les Indiennes utilisent pour faire des masques de beauté.



Une guérisseuse vêtue de la « kurma », tunique traditionnelle de la tribu Ashaninka.



« Il faut demander la permission à l'esprit mère de la plante avant de pouvoir s'en servir. »



C'est dans cette vallée amazonienne, au Pérou, que les guérisseuses trouvent des lianes et des plantes aux pouvoirs thérapeutiques.